

SALOMÉ BAUDINO
Le Syndrome des cœurs brisés



Le syndrome des cœurs brisés

Salomé Baudino

Le syndrome des cœurs brisés

L'Observatoire

ISBN : 979-10-329-0990-4
Dépôt légal : 2021, mars
© Éditions de l'Observatoire/Humensis 2020
170 *bis*, boulevard du Montparnasse, 75014 Paris

« Les fervents du cœur brisé sont priés
de s'adresser ailleurs. »

Romain Gary

Pour Babouchka

PROLOGUE

1

Il faut huit minutes et vingt secondes au Soleil pour que sa lumière touche la Terre. Trois secondes pour qu'une connexion téléphonique s'établisse. Comptez traditionnellement entre huit à treize minutes pour que les pâtes que vous venez d'immerger dans l'eau bouillante parviennent à la souplesse du bon vouloir de votre palais. Deux heures pour digérer une mauvaise nouvelle. Sept minutes pour se brosser les dents. Une heure de marche pour se rendre du boulevard des Filles-du-Calvaire aux Champs-Élysées. Deux minutes et cinquante et une secondes du discours de Colin Powell pour justifier une déclaration de guerre de l'Amérique. Cinq minutes en moyenne pour atteindre l'orgasme. Douze, si accompagné. Il conviendra de deux ou trois déjeuners pour faire d'un collègue un camarade. Puis de trois heures d'un échange ininterrompu un ami. Enlevez une heure à cela si vous êtes alcoolisé. Il prendra cinq minutes pour se fâcher avec sa mère. Trois pour regagner son cœur, mais cela si vous êtes adroit (quoique pour les moins de trois ans il n'en faille qu'une).

Pour tomber amoureux en revanche, ne rien comptabiliser. Tomber amoureux, c'est n'avoir pas vu que le temps s'arrête.

Ainsi, il ne fallut pas plus de dix minutes après l'arrivée de Lola pour que Victor la remarque. Deux pour parvenir à se frayer un chemin jusqu'à elle. Une pour l'interrompre à un moment raisonnable de sa conversation.

À la seconde où Victor posa ses yeux sur Lola – en réalité il s'agissait d'une milliseconde : d'une virgule six, virgule six, virgule six, virgule six, virgule sept e-cinq de minutes –, une vérité absolue avait fait abstraction de tous les décomptes de la planète sur laquelle il avait les pieds posés.

Pour une fois dans sa vie, il avait été à l'heure.

2

Bien qu'il réussît à maximiser la surface de chacun de ses mètres carrés, Victor vivait dans un minuscule appartement. À l'arrivée de Lola, l'installation n'avait pas été facile. Il avait été ardu pour elle de ranger ses habits dans les placards de la cuisine. Ceux-là abritaient respectivement une poêle, une casserole, deux sets de couverts, deux verres à vin, une tasse, l'autre avait été cassée, et tous les caleçons de Victor qui ne rentraient pas dans le placard à balais. Il avait toujours vécu seul mais il aimait avoir les instruments d'une vie de couple. Tous deux étaient de francs débutants dans l'art de la vie conjugale, mais – et cela n'était pas donné à tout le monde – ils étaient doués pour se rendre la vie simple.

Lola s'était trouvé un coin dans lequel elle avait installé une petite tour à tiroirs pour y ranger ses classeurs, et si le couple escaladait souvent le sol, ils avaient fini par s'y trouver heureux.

On ne savait pas dire si Victor et Lola étaient ensemble depuis *longtemps*. Leur amour semblait vivre une vie indépendante d'eux, comme épargné par l'énergie de l'effort. Ils se retrouvaient le matin, puis le soir, et leurs vies individuelles avaient fusionné

en une existence propre, qui fit qu'un *bonjour* de lui émanait d'elle, qu'un sourire produit par l'un se dessinait sur le visage de l'autre, que le menu d'un déjeuner se confondait souvent dans le quotidien opposé, sans que plus personne n'en soit étonné. Ils semblaient exemptés de la lassitude, ne connaissaient pas la jalousie, n'avaient poussé qu'une seule fois le son d'une plainte, et cela parce qu'en trébuchant sur les classeurs de Lola, Victor avait renversé du lait sur son clavier.

3

Victor, qui avait laissé s'échapper sa chance d'enseigner la musique dans une classe de collège (il avait jugé cela *déprimant*), avait entrepris de monter un collectif d'élèves particuliers de tous niveaux, afin de décomplexer les uns et de développer les capacités d'*écoute et de partage* des autres. Il avait pour le moment réussi à sensibiliser deux couples de parents à son projet. Le premier, ébranlé par l'absence absolue de talent de leur fils pour le piano, s'acharnait tout de même pour la cinquième année consécutive (il avait neuf ans). Le second, désespéré devant l'égoïsme spectaculaire de leur fille (sept ans, insensible enfant à l'oreille absolue), y avait inscrit la leur, punie de Conservatoire. Victor n'était pas déçu de la façon avec laquelle les choses avaient tourné pour lui. Quand ils le croisaient, ses anciens camarades étaient toujours surpris par son activité, qu'ils confondaient aussitôt, et quasi de concert, avec une lubie socialiste, tant et si bien qu'en rencontrant d'autres anciens, ils racontaient : « Oh, et dis, j'suis tombé sur Victor, il fait d'la politique. »

Il s'était découvert tôt une appétence pour la musique, et il avait connu, c'est vrai, quelques périodes de créativité assez prospère. Comme au collège, où, caché derrière les préfabriqués pour

fumer, il parachevait un opéra rock à consonance gothique dont il aurait volontiers fait le spectacle s'il n'avait pas été collé par la CPE. Et ainsi meurent certaines vocations : dans un carnet de correspondance.

Heureusement, les parents de Victor s'étaient enthousiasmés du don de leur fils. En école de musique, Victor était un cheval de course raisonnable. Il rassemblait les qualités d'un avenir prometteur (originalité, inventivité, discipline), tuées successivement par le mépris de la concurrence, un certain poil dans la main et une aversion au jetlag (non, Victor n'était vraiment pas une bête de concours international).

Il avait bien essayé de vivre de son talent - il s'était promis de ne pas avoir à dépendre des autres quand il comprit que soixante-quinze pour cent de sa promotion deviendrait inexorablement professeur de flûte - mais il avait dû admettre qu'il avait perdu le petit supplément que son âme lui avait un jour octroyé.

De telle sorte que, les mains en araignée, Victor passait sa vie à faire répéter le mi ré mi ré mi si ré do la de Beethoven à ses élèves.

4

Le cours tranquille des choses, ce rythme, plaisait à Lola. Doctorante en philosophie, elle occupait ses jours à rédiger sa thèse sans en avoir trouvé la problématique, et donnait des cours d'algèbre à des lycéens désabusés, puisque l'espoir s'était perdu dès lors qu'il avait fallu ajouter un y à un x . Par ailleurs, quelque chose de plus mystique se tramait en elle. Lola s'était persuadée que si elle réussissait à rendre sa thèse dans les temps, la rémission du cancer de son père serait définitive et qu'il ne rechuterait pas. Il était trop tard pour faire marche arrière. Cette incantation avait pris place en elle (et malgré elle). Aussi, elle ouvrait chaque fois le clapet de son ordinateur avec la même appréhension que si elle débutait une opération à cœur ouvert. Elle avait souvent l'impression que le temps lui manquait. Et cela la stressait. Mais elle était face à elle-même pour équilibrer son thermomètre personnel.

Pour l'heure, elle ne s'inquiétait pas pour Victor. Il continuait à vilipender les parents laxistes, les ongles mal coupés, les leçons non apprises. Le déplacement de ses ambitions n'avait pas entaché ses convictions. Un jeune homme triste est un rebelle qui

doute. Mais l'espoir était son premier acte politique. Et Victor savait qu'ils seraient heureux.

Cet état d'esprit était sa tapisserie intérieure quotidienne.

